Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre.

Décembre 2023 **Bulletin N° 107**
ISSN : 1240-5396



Archives départementales de l'Allier – Grande Collecte

Sommaire

Page 2 : Prémonition.
Page 4 : L'*Almanach du Combattant*.
Page 4 : Impressions d'une gueule cassée
Page 8 : Après-guerre, les combattants pensionnés coûtaient bien cher au budget de l'État.
Page 8: Les aviateurs américains de la premère guerre mondiale.
Page 8 : L'origine de l'escadrille Lafayette.
Page 9 : James-Rogers Mac Connell, pilote américain au service de la France.
Page 11 : Souvenirs d'un reporter amateur.
Page 15 : Joseph Gast, l'homme qui ne voulait pas être soldat et sera un héros.
Page 16 : Mobilisation de René Villard.
Page 19 : Bibliographie.
Page 20 : Le chef et les soldats.

La photo de couverture provient du fonds Abel Michard déposé lors de la Grande Collecte aux Archives départementales de l'Allier. Elle a été prise au printemps 1915 en tranchée, dans le secteur de Guerbigny à l'ouest de Roye (Somme).

Prémonition

Les Archives départementales de l'Allier ont sauvegardé et mis en ligne bon nombre des documents qui leur ont été remis lors de la Grande Collecte. Parmi ceux-ci deux courriers complémentaires.

Le premier a été envoyé à son épouse par un sous-officier d'un régiment d'artillerie à pied, Jean-Marie Mercier. C'est en quelque sorte son testament moral, ce sont ses dernières volontés au cas où son destin de guerre lui serait funeste. Propos prémonitoire qui ne sont pas rares : des témoignages de soldats relatent fréquemment les pressentiments de certains de leurs camarades qui leur ont confié leur certitude de ne point revenir d'une attaque ou leur appréhension d'une blessure fatale.

La seconde lettre a été écrite par un camarade de cet artilleur qui narre au beau-père du maréchal-des-logis Jean-Marie Mercier les circonstances de son décès, 2 mois ½ après cette première missive.

Jean-Marie Mercier est né le 2 décembre 1884 à Besson dans l'Allier. Il est présenté comme cultivateur avec un bon niveau d'étude. Le 23 mars 1908, il épousa Anna Lourdin, âgée de 17 ans, née à Chemilly, également commune de l'Allier. Il s'installa à Chemilly et y exerça son métier de cultivateur. Du 10 octobre 1905 au 28 septembre 1907, il effectua son service militaire dans le 12^{e} bataillon d'artillerie à pied. Un certificat de bonne conduite lui fut accordé. Il fut rappelé à l'activité le 5 août 1914 et rejoignit le 11^{e} régiment d'artillerie à pied (mortiers de 220^{mm}) avec lequel il partit au front. Après un passage en Champagne, son unité prit position à l'est de Verdun, près de Fresnes-en-Woêvre.

Le vœu du maréchal-des-logis Mercier de voir son corps rapatrié à Chemilly ou à Besson ne fut pas exaucé. Il repose dans la tombe 352 de la nécropole nationale Buzy à Buzy-Darmont (55), au nord de Pintheville.

(*Archives départementales de l'Allier, Grande Collecte, fonds Jean-Marie Mercier*)

Lettre adressée par Jean-Marie Mercier à Anna Lourdin, sa jeune épouse.

« Suippes 2 mars 1915,

Ma chère petite bien aimée,

Il m'en coûte de te faire ce mot. Je ne voulais pas être près de toi pour te dire mes sombres pensées au cas où je disparaîtrais et te laisserais toute seule.

Je vais donc te dire mon testament. Espérons bien que tu n'en auras pas besoin et, quand tu auras lu, cachète le tout dans une enveloppe.

Si tu peux savoir où se trouve mon corps, tu le feras placer dans l'endroit que tu voudras à Chemilly ou Besson. Un service funèbre peu coûteux et autant que possible point ou peu d'autres après.

Ne fréquente pas trop les curés. Tu te mettras bien belle après avec beaucoup de toilette et avec une jolie voilette que tu porteras longtemps. J'y tiens bien à cela. Si le cœur te le dit et que tu trouves bien à ton goût, prends un second mari ; tu es bien encore jeune pour rester veuve mais j'ai peur que tu aies des enfants qui te fassent souffrir et te rendent malheureuse.

Je te donne la jouissance de tout ce que nous avons ensemble mais sûrement que ce papier n'est pas valable. Tu les dédommageras en argent et conserve ce que j'aimais bien.

C'est bien triste de dire tout cela mais, si je me voyais mourir, je penserais mieux à toi de t'avoir dit tout cela.

Si tu veux que je te fasse autre chose, envoie une feuille de papier timbré et tu m'expliqueras ce qu'il faut mettre.

Jean-Marie Mercier. »

Lettre adressée par un ami de Jean-Marie Mercier à M. Lourdin, son beau-père.

« Gérardmer le 20 mai 1915,

Cher Monsieur,

J'ai reçu ce matin votre lettre ainsi que celle du 16. Mercier, maréchal-des-logis à Lyon.

Je m'empresse d'y répondre et de vous donner tous les renseignements utiles pour que vous puissiez plus tard ramener le corps de mon regretté camarade Jean-Marie.

Comme je l'ai déjà écrit à son frère, c'est entre 4 et 5 heures du soir que ce pénible accident est arrivé. Notre batterie était installée dans le village de Pinteville (*Pintheville*) sur la grande route de Verdun à Metz, à environ 25 kilomètres de Verdun. Nous avions deux pièces installées à côté de l'église et deux pièces, dont la sienne, en batterie en bas du village. Il était de service ce jour-là et il surveillait le tir de sa pièce tout en causant avec un de nos lieutenants dans un petit hangar placé à environ 15 mètres de sa pièce lorsqu'un obus boche de 150 traversant toute la rue est venu tomber à 3 ou 4 mètres de sa pièce que les servants étaient en train de charger. Personne n'a eu le temps de se sauver pour se mettre dans les abris situés à proximité des pièces. Le projectile éclata avec un bruit terrible et les éclats d'obus furent projetés dans tous les sens. Quelques-uns pénétrèrent dans le hangar, blessant notre lieutenant et votre gendre, Jean-Marie. Aussitôt après, les brancardiers et les hommes de l'autre pièce transportèrent les blessés au poste de secours. Après examen de la blessure par le médecin-major (blessure au ventre), ce dernier jugea le cas grave. Ce n'est qu'à six heures du soir que j'appris le pénible accident et en même temps on m'annonçait que Jean-Marie allait mieux et qu'il s'en sauverait. Malheureusement le mieux qui s'était produit n'était qu'éphémère puisqu'à 7 heures ½ ou 8 heures du soir, Jean-Marie s'éteignit doucement.

Étant parti avec mon lieutenant la même nuit pour aller aux tranchées de 1ère ligne et y passer la journée du lendemain, je n'ai pu assister à l'enterrement qui eut lieu le lendemain matin, dès la pointe du jour. À mon retour, je suis allé saluer la tombe et je vois encore l'endroit exact où il a été inhumé. Il se trouve dans le pré qui touche le cimetière, le long du mur où malheureusement se trouvent déjà beaucoup de tombes. Il est entre deux de ses hommes qui ont été tués le même jour. Ils sont tous les trois dans la même fosse, Jean-Marie au milieu ; personne n'a été mis dessous ou dessus ; tous les trois sont côte à côte, enveloppés d'une couverture.

Alors que nous avions un moment de répit, des camarades et moi allèrent arranger les tombes des 7 que nous avons laissés là-bas. Au-dessus de chaque tête se trouve une croix en bois sur laquelle on a déposé une couronne mortuaire que nous avons fait venir de Verdun. Sur la croix placée au-dessus de votre gendre, on a posé son képi de sous-officier. De plus, pour pouvoir reconnaître les corps plus tard, on a placé sur chaque tombe une bouteille vide enfoncée par le goulot dans la terre et renfermant un papier portant les nom, prénoms, grade, classe de chacun. C'est la chose qui vous servira le plus à le reconnaître.

Quant à ses effets personnels, j'ai su trop tard que tout avait été porté au bureau de la batterie et, de là, a dû être expédié au dépôt à Briançon ; on vous fera parvenir sûrement ses papiers personnels, sa montre, son argent et tout ce qui peut avoir de la valeur.

Je ne sais, cher Monsieur, si ces renseignements vous suffiront. En tout cas, je me mets à votre disposition si vous y trouvez quelques lacunes. Ne craignez pas de m'importuner car c'est la dernière chose que je peux faire pour mon pauvre camarade et c'est avec plaisir que je remplis ce devoir d'ami.

Avant de clore ma lettre, je tiens à vous dire jusqu'à quel point il était estimé dans notre batterie. La nuit où j'ai quitté ce pays avec 50 hommes environ, tous sans qu'on leur dise, ont été saluer la tombe de ceux qu'ils ne verront plus.

Ce soir même, je vais répondre à son frère de Lyon et lui donner les mêmes renseignements qu'à vous. Si votre lettre ne m'est parvenue plus tôt ainsi que celle de son frère, cela provient de notre changement. Nous avons quitté Pinteville pour venir dans les Vosges, tout près de Gérardmer. Ici, nous sommes tranquilles. Malheureusement, mon grand ami n'est plus là.

Dans le triste deuil qui vous affecte, veuillez agréer, Monsieur Lourdin, ainsi que toute votre famille, l'expression de ma profonde sympathie et mes sentiments les plus dévoués.

J. Pennetier, 11e Rt art à pied, 5e batterie bis, secteur postal 77. »

L'Almanach du Combattant

Tous les bibliophiles de la Grande Guerre rêvent de posséder la collection complète de l'*Almanach du Combattant*. Cette publication annuelle, née du désir de fédérer tous les anciens combattants, en souvenir de la mythique fraternité du front et en dépassant les clivages entre les très nombreuses associations de survivants, est parue pour la première fois en novembre 1921 (année 1922). Elle fut éditée régulièrement jusqu'en 1940 ; elle fut remplacée pendant la seconde guerre par l'éphémère *Almanach de la Légion française des combattants* (années 1941 et 1942). Elle fut de nouveau publiée sous son titre initial en 1949 et ouvrit alors ses colonnes aux anciens soldats de 1939-1940 et aux combattants de la résistance et des troupes des campagnes de 1944-1945 et de la libération ; plus tard, l'almanach s'intéressa aussi aux conflits d'Indochine et d'Algérie. Il fut imprimé sans interruption de 1949 jusqu'en 1977 où sa disparition fut envisagée ; l'almanach fut relancé en 1978 mais, faute de contributions et de lecteurs, il disparut définitivement en 1992.

Les contenus de cet almanach étaient variables. Il proposait des rubriques juridiques, rappelant et précisant les droits des anciens combattants ; mais il ouvrit aussi largement ses pages aux témoins et, surtout dans l'entre-deux guerres, il publia des textes de vétérans, souvent illustres comme Dorgelès ou Genevoix. Ce pouvait être des récits de guerre, plus ou moins véridiques, des contes et même des poésies. Ces contenus hétéroclites, sans prétention historique, s'ils étaient prisés des anciens combattants, étaient par contre dédaignés par les historiens qui s'y sont rarement référés.

Pour mieux connaître l'historique de ce vénérable et regretté média, on peut trouver dans la revue de la Bibliothèque Documentaire Internationale Contemporaine (BDIC) *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, l'article de Benjamin Gilles, « *L'Almanach du Combattant* et la construction de l'histoire de la Grande Guerre » (1917/3-4, n° 125-126, pp. 71-80).

Par ailleurs, signalons le précieux travail des chercheurs Stéphan Agosto et Jean-Claude Poncet qui ont réalisé un index exhaustif des articles parus dans tous les numéros de l'*Almanach du Combattant* de l'année 1922 à l'année 1992. Cet index peut être consulté sur le site du Collectif de Recherche International et de Débat sur la guerre de 1914-1918 (C.R.I.D.) (http://www.crid1418.org/agenda/)

Les récits de guerre parus dans l'*Almanach du Combattant* sont de valeur inégale. Ils relatent fréquemment de façon plaisante (dans l'esprit « poilu ») des anecdotes plus ou moins vécues et plus ou moins enjolivées. Mais le protagoniste peut aussi narrer un événement tragique comme le fit, dans la livraison de l'Almanach de 1929 (pp. 121-124) un certain Léo Sandri qui raconte, avec force détails, les circonstances de sa terrible blessure à la face, drame sur lequel les gueules cassées ont peu écrit, préférant plutôt se cacher et se faire oublier. Sur ce Léo Sandri, nous n'avons trouvé aucune information mais on peut penser, en se rapportant à quelques détails du récit, qu'il était caporal dans un régiment d'infanterie coloniale ou dans la Légion. La scène se situe près de Florina, en Macédoine, lors d'un affrontement avec les Bulgares. Quelle date ?

« Impressions d'une gueule cassée »

Un sifflement puis un déchirement effroyable comme si la croûte terrestre éclatait à mes côtés … Soudain, sur ma tête, une massue s'abat, terriblement lourde. Elle est lancée avec une force formidable. On dirait d'un Cyclope surgi là, des profondeurs d'un volcan et j'ai l'impression qu'il vient de s'ouvrir sous mes pieds

Le temps d'un éclair et je suis enlevé comme la feuille au vent de septembre. Une main géante m'a saisi et je suis maintenant précipité dans le vide. Je tombe d'une hauteur vertigineuse, dans un trou. Dieu qu'il fait noir, si noir ! Oh ! c'est affreux et désespérant. L'angoisse m'étreint le cœur et martèle mes tempes, ma gorge se serre, se serre un peu plus, encore, toujours …

Impressions fugitives … Bientôt, plus rien, le néant.

Combien de temps suis-je resté ainsi, dans l'abolition de tout mon être ? Je ne saurais le préciser : à un moment donné, il me semble que, d'un mouvement très doux et extrêmement lent, je remonte du fond où je viens de m'abîmer ; est-ce moi, tout moi qui vais ainsi porté sur une aile invisible comme à travers l'infini mystérieux ? Ou est-ce à nouveau la vie qui s'insuffle dans mon corps ? …

La mort est chose vite faite, un mot vite prononcé. Tout être vivant est un mort en sursis, je ne sais plus qui a dit cela. Chacun de nous le sait depuis toujours. Mais tel croit sa dernière heure venue qui a encore de longues années à vivre ou à souffrir.

Sous la rafale qui s'est si soudainement abattue sur moi, bœuf, taureau, éléphant ou même lion, tout animal aurait fatalement succombé, mais un homme, un poilu surtout ne meurt pas si vite.

Peu à peu j'apprends à prendre conscience de moi-même. Je me rends mieux compte de la réalité. En moi, un vague espoir de plus en plus se précise et ranime lentement mes forces défaillantes. Quelque effort que je fasse, un poids trop lourd pèse encore sur mes paupières et les empêche de se soulever. Mais mes yeux, même derrière ce voile, ont comme une perception lumineuse et voient une immense tache blanche. Elle s'infiltre, s'insinue, force les paupières qui battent d'abord, s'entrouvrent ensuite, laissent pénétrer la lumière, le jour, la vie, oui la vie ! Malgré ce que celle-ci nous apporte au long des étapes, quelle que soit la rançon dont nous la payons toujours, nous l'aimons avec violence pour l'espérance qu'elle met en nous.

J'aspire à elle. Du moment que je la vois, je la reconnais. J'ai pour elle les élans que j'aurais pour ma mère. Je ne suis qu'un adolescent, presqu'un enfant, à mon âge je ne peux que lui sourire et je lui souris.

Le contact rapidement s'établit. Où suis-je ? Avant de passer par toutes ces sensations étranges et si diverses, j'étais … là, à cet endroit du bas ravin. Je le vois au-dessous de moi. Par quel miracle suis-je arrivé à le dominer.

Maintenant, de place en place, le sol est largement et profondément creusé par le travail stupéfiant de quelque charrue gigantesque. Le soc, semble-t-il, s'est émietté sous l'effort et ses éclats ont fauché les hommes alentour. Ces tronçons de bois émergeant de quelques cent en cent-cinquante centimètres sont-ce des arbres décapités ? Ou n'est-ce pas plutôt de cette charrue imaginaire les bras qui, en se brisant, se sont plantés de cette façon ?

Au bord de ce trou de 210, une capote bleue repose : c'est un homme de mon escouade ; cet autre aussi ; je n'en vois que la bouche fixée dans un terrible et suprême hoquet ; cet autre encore ; une de ses jambes est à moitié détachée du tronc. Mais celui-là, que veut-il me dire en son muet effarement ? Dans ses yeux perce un regard qui s'accroche à moi comme s'il avait des griffes, et ne me quitte plus. Cet œil me fouille, me tourmente, comme si j'étais Caïn … Ils sont presque tous là, les gars de mon escouade, blessés ou morts mais tous couchés.

La terre, les arbres, les gens, les bêtes même, tout saigne ici par toutes les fissures, tout crie, se lamente, gémit, appelle, tout se tortille, en un désordre chaotique qui partout s'entasse et partout s'amoncelle, partout s'émiette et partout s'éparpille.

Je veux fermer les yeux, ne plus voir. Ces images me font mal, atrocement mal et je voudrais les oublier. Mais la sinistre vision me poursuit, me harcèle, hante ma pensée. Oh ! fuir en une course folle, éperdue, me délivrer à jamais de tous ces épouvantements qui m'environnent. Debout, charogne pensante et affolée.

J'ai beau ramasser mes efforts, m'arcbouter, je n'arrive même pas à me mettre sur le flanc, et je reste ainsi, face à ce soleil oriental dont j'ai toujours eu le culte païen. Il n'éclaire plus, hélas ! sur les monts et sur les plaines, que de lamentables débris.

Une force inconnue me rive à la terre. Celle-ci boit déjà mon sang. Peut-être veut-elle aussi insensiblement me recouvrir, m'ensevelir pour se réincorporer à celui qui, en somme, est sorti de son limon.

Mon barda, tout le fourniment du soldat en campagne me retient prisonnier. Un couteau pend à ma ceinture. Je coupe à présent nerveusement toutes les courroies : celles dus sac, du bidon, de la musette, les bretelles des cartouchières et je déboucle mon ceinturon. Je suis libre, je me lève, je suis debout. Quelques pas, vite épuisé, je retombe dans un trou d'obus.

Je ne suis pas très tranquille. Quelqu'un doit me viser et des balles viennent raser les bords de ma cachette imprévue.

Devant moi, la vigoureuse contre-attaque bulgare déclenchée quatre heures plus tôt, touche à sa fin, dirait-on. De sombres marionnettes s'agitent, parfois entre des nuages de fumée ; les derniers éléments ennemis, sans doute, que nos 75 achèvent de disperser.

La tristesse m'envahit à la pensée des pertes énormes que nous avons subies. Je vois encore des vagues et des vagues de tirailleurs, tant serbes que français, baïonnettes aux canons, traits crispés et figures farouches, partir sur l'autre côté du remblai … pour ne plus revenir. Cela représente des larmes et des larmes. Elles auraient pu ne jamais être versées.

Ma tête de plus en plus s'alourdit à présent, je sens mes forces décliner.

Si bizarre que cela puisse paraître, je n'ai pu définir la nature exacte de ma blessure. Car je dois être blessé, je le sens bien : je vois du sang ; des épaules, il me coule sur les manches ; mes mains sont rouges ; rouge aussi tout le devant de ma capote. Un miroir, je veux voir. Ai-je le crâne défoncé ? Un haut-le-cœur me rejette en arrière. Ce n'est pas possible ! on m'a changé de tête, ce n'est plus moi. Je ne me reconnais plus : mon visage, ce trou en étoile ouvert jusqu'aux oreilles ? Le beau visage de mes vingt ans, cette bouillie de chair et d'os, ces lambeaux sanguinolents ? Et ce sanglant hachis, mes joues pleines de tout à l'heure, mes lèvres, mon nez, ma langue et tout ce qui furent des traits sympathiques ? et maintenant disparus à jamais. Mon menton me pend au cou comme une cravate de commandeur, et mes yeux ne sont plus que flammes vacillantes, enfouies dans des orbites protubérantes et cerclées de noir.

L'image reflétée fait peur et je hurlerais de désespoir : plus de bouche mais une gueule et, de ma gueule béante, ne sortent que des rugissements de fauve aux abois.

J'ai sondé, depuis lors, toute l'odieuse barbarie incluse dans ces mots de César : « *Soldat, frappe au visage !* »

Certes, je venais de vivre les minutes les plus extraordinaires de mon existence de poilu. Mais, cette fois, je suis pour ainsi dire perdu en un rêve fantastique où m'emporte un véritable vent de folie.

Maintenant le soleil descend dans une gloire embrasée, incendiant le couchant. Tous les reliefs sont teints de pourpre, teints de sang.

Il ne reste plus qu'à profiler ma silhouette titubante d'homme ivre de son propre sang, sur ce décor tragique construit pour moi et moi, façonné pour lui.

Le crépuscule s'étend et le calme vient avec lui.

Le désespoir m'assaille, lorsque l'agent de liaison de ma compagnie vient à passer précipitamment. Ce peut être mon sauveur. Il est en tout cas de mon escouade et je le harponne avec tous les grognements dont je suis capable. Je lui montre mes pauvres galons de laine. Il comprend : je suis son caporal. Je lui demande de m'envoyer un brancard. Le voilà parti, mais sa promesse est le plus grand des encouragements.

C'est la nuit et Dieu sait si les nuits sont fraîches dans ces lointains pays d'Orient ! Je grelotte de fièvre et de froid.

Enfin, l'aube renaissante, puis le jour. Peut-être aussi la délivrance.

Le bruit d'une troupe en marche me parvient. Bientôt apparaît une interminable théorie de capotes horizon. Ce sont des Serbes se dirigeant probablement vers Florina. Tous ces hommes défilent, non sans tourner de mon côté des yeux horrifiés, et je comprends.

Mais voici venir à moi deux uniformes kaki. Vois-je bien ? Ce brassard blanc, cette croix rouge ? Hallucination peut-être à force d'y avoir songé ! Non, ce sont bel et bien deux légionnaires avec un brancard. Les bons bougres ! Déjà, ils s'occupent à panser mes plaies. Et ce faisant : « *Ah ! les salauds, les vaches, vise-moi ça. Pauvre vieux !* » Ainsi s'exhalent dépit et compassion de ces hommes au grand cœur.

Dix minutes après, un toubib grave et silencieux se penche sur moi, va, vient, consulte son livret, écrit : c'est mon évacuation qui se prépare.

La gare où l'on me dirige en hâte est à quelques kilomètres là-bas, sur la plaine. Là, me seront donnés les premiers soins avant ma mise dans le train sanitaire.

L'astre du jour accentue sa courbe et il fait déjà chaud.

Un mal nouveau s'ajoute à mes tortures, à mesure que j'avance au rythme accéléré que les porteurs impriment à ma couche : le supplice de Tantale – il y a bien quinze heures que je n'ai bu la moindre gorgée. Je respire des flammes. Une houle de bidons impossibles à atteindre me donne le vertige ; des chutes d'eau tintent à mes oreilles.

Je veux courir, m'échapper de ce cauchemar dont les affres défient toute imagination … Nu ! Je suis nu dans une grande couverture s'enroulant autour de mon corps, étroitement ficelé comme en une camisole de force …

C'est le délire, l'anéantissement définitif de mon être tout entier … C'est l'agonie.

Léo Sandri »



22 mars 1920, délégation de « gueules cassées » reçue à l'Elysée – BNF

Après guerre, les combattants pensionnés coûtaient bien cher au budget de l'État.

(article retrouvé par Jacques ROIGNANT)

Peu économe de la vie de sa jeunesse pendant la guerre, la République se montra bien pingre lorsqu'il fallut payer les diverses pensions ou aides (invalidité, veuvage, pupilles de la nation) auxquelles elle s'était engagée lorsque la bataille était déchaînée. Une partie de l'opinion publique soutenait ces réticences financières, en particulier dans les familles peu éprouvées ou dans la frange de la population la plus aisée et la plus imposée. Ce petit article du Docteur Boyer, rédacteur en chef du journal socialiste *Le Réveil des Côtes-du-Nord* illustre bien cette attitude restrictive.

« Un ami me communique, pris dans l'*Officiel*, le budget des pensionnés, plus ou moins directement. C'est effarant. Rien que dans les Côtes-du-Nord, ils sont au moins 120 000. Le département, ayant au dernier recensement 539 000 habitants, cela fait un pensionné sur cinq habitants environ, y compris femmes, enfants, vieillards ! Et il en est ainsi pour toute la France. Où allons-nous avec un régime pareil ? Et on dit que la guerre n'enrichit pas ! Le pays peut-être ; mais les individus certainement. Enrichissement fallacieux et passager, sans doute, mais qui ne cessera pas de sitôt et qui fait illusion tout en finissant par la misère actuelle. Assurément, ce n'eut pas été pire, si on n'eut rien voulu « compenser ». Tout le monde se serait mis au travail et nous ne verrions pas tant de gens occupés à ne rien faire, sous prétexte que l'État « sur lequel ils ont des droits » est chargé de les entretenir. »

Nul doute que cette mise au point fut appréciée par les handicapés de guerre, aveugles, gueules cassées ou amputés

---

Les aviateurs américains de la premère guerre mondiale

1 - L'origine de l'escadrille Lafayette par Thierry LE ROY

Dès la fin août 1914, plusieurs Américains se sont engagés dans la Légion étrangère comme Raoul Lufbery, mécanicien de Marc Pourpe. William Thaw, Jimmy Bach et Bert Hall ont rejoint les écoles d'aviation dès le mois de décembre. Thaw a ensuite été le premier pilote au combat en mars 1915. A la fin de l'année, dix-sept Américains étaient en escadrilles, dont Lufbery breveté pilote en juillet.
Le 18 avril 1916, les volontaires américains ont été réunis au sein d'une même escadrille. Aux ordres du capitaine français Georges Thénault, elle a pris le nom d'E*scadrille américaine N 124*[1].
Le 18 mai, le sergent Kiffin Y. Rockwell obtenait la première victoire et le 30 juillet, le sergent Lufbery débutait une série de succès qui lui a permis d'être en octobre le premier as américain de l'histoire[2].
La presse s'empara alors du sujet, mais le Gouvernement américain, neutre, était gêné par la dénomination de l'unité qui devint *Escadrille des volontaires* en novembre puis *La Fayette* en décembre.
Le 1er janvier 1918, les pilotes qui le souhaitaient ont rejoint l'aviation américaine. Aux ordres de William Thaw, l'escadrille SPA 124 est ainsi devenue *103rd Aero Squadron* et a constitué le noyau du premier Groupe de chasse américain. Raoul Lufbery, promu major, a été chargé d'organiser le *94th Aero Squadron*, mais il est mort au combat en mai.

38 volontaires américains (et trois officiers français) ont servi à l'escadrille 124 et remporté 36 victoires aériennes sous cocardes françaises (dont 16 pour le seul Lufbery).

[1] *N pour Nieuport, l'avion utilisé. Elle devient SPA 124 lorsqu'elle est équipée d'avion SPAD en 1917.*
[2] Le titre d'as est réservé aux pilotes ayant au moins cinq victoires.

Cependant, tous les volontaires américains n'ont pas servi au *La Fayette*. Le sergent Eugène Bullard, premier pilote de chasse afro-américain (une victoire + une probable) a volé à la SPA 93 puis à la SPA 85[3]. On peut également citer le lieutenant Thomas G. Cassady qui a servi à la SPA 163 et a obtenu cinq victoires en 1918.



Cérémonie à l'aéroclub le 14 juin 1917 avec des aviateurs américains et français. **Debout*, de g à d, Jailler, Walter Lowell, Lufbery, Archibald Johnson, Willis Haviland, Georges Thenault, Harold Willis, Languedoc, Tourtay, Hector Varcin, Thaw.* **Assis*, de g à d, Albert Deullin, Heurteaux, Guynemer, Tarascon, André Wateau*** - BNF

2 - James-Rogers Mac Connell, pilote américain au service de la France.

Nous poursuivons, pour sortir un instant leurs auteurs de l'oubli, la publication de textes d'écrivains méconnus morts pour la France.

James-Rogers Mac Connell (1887-1917) est né à Chicago le 14 mars 1887. Ce journaliste vint, dès janvier 1915, combattre aux côtés des troupes françaises en Europe. Il fut parmi les premiers pilotes de l'escadrille Lafayette. Patrouillant chaque jour au-dessus des lignes, il continua de collaborer avec de nombreuses revues américaines et, en racontant sa guerre, il s'efforça de peser sur l'opinion de son pays qui hésita longtemps avant de s'engager auprès des Alliés. En août 1916, il fut grièvement blessé lors d'un atterrissage nocturne. Bien qu'handicapé, il rejoignit l'escadrille en octobre 1916 mais dut se résigner à subir d'autres soins. Il insista quand même pour reprendre l'air lors des combats du printemps

[3] Contrairement à ce que montre le film *Fly Boys* sorti en 2006, dont nous déconseillons le visionnage. En 1918, malgré son expérience, il a été refusé par l'aviation des Etats-Unis. Sous la pression américaine, il a même été reversé dans l'infanterie française.

1917 dans la Somme et l'Aisne. Son avion fut abattu au-dessus de Ham le 19 mars 1917. Un monument à sa mémoire a été édifié à Flavy-le-Martel (Aisne). Son unique livre *Flying for France* (New York, Doubleday) fut publié en 1917. Mais il a aussi laissé de très nombreux articles dans des revues américaines telles *The World's Work* ou *The New York Sun*.
Son nom est gravé dans la liste des écrivains morts pour la France du Panthéon.
Extrait repris dans l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre*, Amiens, Malfère, 1924, tome 2, pp.726-733 (Présentation de Paul A. Rockwell. Traduction d'Albert Cerisier).

« Après avoir complété son entraînement, reçu son brevet de pilote militaire et avoir parfait son apprentissage avec le type d'avion dont il doit se servir au front, un aviateur reçoit l'ordre de se rendre au Q.G. de réserve, près de Paris, pour attendre son tour. Kiffin Rockwell et Victor Chapman y avaient passé des mois et je venais d'arriver quand, le 16 avril 1916, l'ordre arriva pour les Américains de rejoindre leur escadrille, à Luxeuil, dans les Vosges.

Il fallait voir avec quel entrain les combinaisons et les costumes fourrés furent touchés au magasin, les objets personnels emballés et la paperasserie des divers bureaux administratifs déployés avec une hâte fébrile ... Quelques jours plus tard, nous étions dans le train, à bout de souffle, mais heureux. Notre groupe se composait du sergent Prince, de Rockwell, de Chapman et de moi-même qui n'étions que caporaux à ce moment-là. Le lieutenant Thaw et le sergent Bert Hall nous rejoignirent à Luxeuil.

Pour les vétérans, notre arrivée au front fut dénuée d'intérêt ; quant aux trois néophytes, Rockwell, Chapman et moi, c'était pour nous le commencement d'une nouvelle existence, notre entrée dans un monde nouveau et inconnu. Rockwell et Chapman avaient pris part à de nombreux combats sur terre mais la bataille aérienne était aussi nouvelle pour eux que pour nous tous. Cette dernière offrait à tous des occasions illimitées de servir la France et de montrer de l'initiative, et pour eux cela signifiait de plus que leur personnalité, perdue durant ces mois passés dans les tranchées avec la Légion Etrangère, leur était rendue. Rockwell résuma notre pensée à tous d'une manière caractéristique : « Eh bien ! Nous voilà en route pour les courses ! … » remarqua- t-il.

Le souvenir de notre première sortie, en tant qu'escadrille, restera toujours présent à ma mémoire, parce que ce fut aussi ma première expédition au-dessus des lignes. Nous avions l'ordre de partir à six heures du matin. Le capitaine Thenault nous indiqua sur sa carte aérienne la route à suivre. N'ayant jamais auparavant volé dans cette région, je craignais de me perdre ; aussi, comme il est plus facile de ne pas perdre de vue des avions qu'on survole, je commençai par prendre autant de hauteur que possible, avec l'intention de prendre la suite de mes camarades. Mais, à moins qu'on ait pratiqué le vol en formation serrée, il est difficile de garder le contact. Les minuscules avions de chasse sont comme de petites têtes d'épingles contre le grand panorama du paysage au-dessous d'eux et l'espace qui les surplombe. L'air était brumeux, et des nuages s'assemblaient ; en avant, il y en avait comme une barrière ; bien que regardant en bas, il me fût possible de voir distinctement la terre, tout devenait trouble dans la distance. M'élevant péniblement au-dessus du brouillard jusqu'à 7000 pieds, je perdis tout contact avec les autres. Même quand ils ne sont pas étroitement soudés, les nuages, vus juste au-dessous, apparaissent comme un mur solide et blanc. Les espaces qui les séparent sont indiscernables ; on a l'air d'être dans un mur de glace arctique.

Vers le sud, j'aperçus les Alpes. Leurs cimes éclatantes trouaient la blanche mer de nuages qui m'enveloppait comme de majestueux icebergs. Nul avion n'était visible et je commençais à me demander où j'étais. Mon splendide isolement me pesait, quand un à un les autres appareils commencèrent à surgir du niveau des nuées et je me retrouvai en compagnie.

Nous survolions bientôt Belfort, nous dirigeant vers les tranchées ; les masses de nuages s'écartaient derrière nous et nous pouvions voir à nos pieds la riante plaine d'Alsace s'étendant à l'est vers le Rhin. Quel rare plaisir de survoler cette terre reconquise ! En suivant la ligne du canal du Rhin, j'aperçus d'une hauteur de 13 000 pieds au-dessus de Dannemarie, une série de traces brunes, sur le sol, semblables à des sillons de vers rongeurs dans les bois : les tranchées.

Mon attention fut attirée presqu'aussitôt sur un autre point. Deux flocons de fumée noire avaient soudain paru tout près d'une des machines en avant de nous, et avec la même rapidité déconcertante des flocons semblables commencèrent à pointiller le ciel, au-dessus, au-dessous de nous, nous encerclant : on nous bombardait avec des shrapnells. Il était curieux d'observer la lueur des éclatements, leurs volutes de fumée, noires, blanches ou jaunes, selon l'espèce d'obus employés. Le vrombissement des moteurs couvrait le bruit des éclatements. Chose étrange, mes sensations à ce moment étaient totalement objectives.

Nous virions vers le nord, après avoir traversé les lignes. Mulhouse semblait juste au-dessous de nous et je notai, avec un sentiment de satisfaction très vif notre invasion du territoire allemand. Le Rhin semblait aussi délicieusement accessible. En poussant plus au nord, je distinguai les lacs jumeaux de Gérardmer, étincelant dans un cadre émeraude. Là où nos lignes traversent l'Hatrmannsweiletkopf, il y eut de petits jets de fumée brune marquant l'éclatement des obus dans les tranchées. On pouvait à peine distinguer la vieille ville de Thann, parmi ces nombreux villages avoisinants, si petite paraissait-elle à l'entrée de la vallée. Je n'avais jamais dépassé 7 000 pieds et n'étais pas habitué à repérer ma route d'une grande altitude. Il faisait aussi un froid piquant et je frissonnais, même dans ma combinaison fourrée. Je remarquai de plus que j'avais à respirer longuement et profondément dans une atmosphère raréfiée. En regardant au-dessous de moi, à un certain angle, je vis ce que je pris d'abord pour une flaque d'eau ronde et miroitante. C'était simplement l'effet du soleil sur le brouillard congelé. Nous avions été aux aguets pour repérer des machines allemandes depuis que nous avions dépassé nos lignes, mais il n'y en avait pas une seule en vue. Rien d'étonnant à cela, car nous étions trop nombreux.

Quelques jours plus tard, Rockwell descendit le premier avion de l'escadrille dans son premier combat aéréien. IL volait seul quand au-dessus de Thann, il rencontra un boche en reconnaissance. Il piqua et le boche repartit vers ses lignes en ouvrant le feu à longue portée. Alors, en se rapprochant à 40 yards, Rockwell appuya sur le déclic de sa mitrailleuse et vit le tireur allemand s'abattre à la renverse et le pilote se recroqueviller de côté sur son siège. L'avion tomba lourdement et s'écrasa à terre, juste derrière les lignes allemandes. En rasant le sol, Rockwell vit des débris en flammes. Il avait accompli l'exploit avec quatre balles seulement et une seule balle allemande avait atteint son Nieuport. Un observatoire téléphona la nouvelle avant le retour de Rockwell et on lui fit une enthousiaste réception. Tout Luxeuil lui souriait, surtout les jeunes filles mais il ne put rester pour jouir de sa popularité : l'escadrille reçut l'ordre de partir pour le secteur de Verdun. »

Souvenirs d'un reporter amateur

J'ai fréquemment évoqué les 82 enregistrements (77 français et 5 anglais) de vétérans de la Grande Guerre que j'ai réalisés entre 1979 et 1986. J'ai même inséré des extraits de ces interviews dans ce bulletin. Ce fut une belle expérience qui vaut d'être contée.

Genèse de l'opération de recueils de témoignages oraux.

En 1975, je parlais avec suffisance de la guerre 14-18, suffisance que me conféraient mon statut de fils d'ancien combattant[4] et mes quelques lectures (Roland Dorgelès, Barbusse, Maurice Genevoix, Pierre Jolly …). Je connaissais tout et il me paraissait inutile d'approfondir le sujet. Deux événements vinrent mettre en doute ces certitudes.

* A la rentrée scolaire de septembre 1975, j'empruntai dans une bibliothèque pédagogique le petit livre de J. Norton-Cru, *Du témoignage*, complément de sa thèse monumentale et controversée *Témoins*. Le naïf que j'étais alors y découvrit avec stupeur une liste de plus de 300 témoignages, analysés et parfois sèchement

[4] Louis Richard (1895-1952), 25e compagnie/2 du 9e génie, compagnie qui ne quitta pas le secteur d'Argonne et de Verdun pendant le conflit.

critiqués par l'auteur, journaliste franco-américain qui fut au front pendant quelques mois dans une unité d'infanterie. Si Genevoix était encensé, Dorgelès et Barbusse, que j'avais appréciés, étaient lapidés. Liste en main, je décidai alors de rechercher tous ces livres dont j'ignorais qu'ils aient existé. Je poursuis toujours cette quête et j'ose avouer que, contrairement à des historiens reconnus, de lecture en lecture, mes certitudes s'effritent de plus en plus.

* Pour le 11 novembre 1979, parut un article dans les pages locales d'Ouest-France titré « *63ans après, un ancien combattant du Quillio, M. Blanchard, raconte.* » À cette lecture, j'ai soudain réalisé que les derniers survivants de ce grand massacre, tous largement octogénaires ou nonagénaires, allaient quitter la scène dans l'indifférence, sans qu'on ait pris un peu de temps pour écouter et enregistrer leurs propres récits, ce qui laissait le champ libre aux multiples interprétations. Ayant acquis pour mes travaux universitaires un matériel assez sophistiqué de prise de son, je pris la liberté de contacter M. Blanchard. S'il avait refusé de me recevoir, j'aurais certainement renoncé à mon projet. Je fus reçu chaleureusement par Hilarion Blanchard avec qui je nouai des liens de grande amitié et que je visitai ensuite régulièrement.

Encouragé par cette première cassette, je pris de multiples contacts avec d'autres accueillants vieux messieurs qui m'étaient signalés par des ami(e)s ou par l'O.N.A.C. des Côtes d'Armor. C'est ainsi que je tendis mon micro à 77 vétérans français, de 104 ans à 85 ans.

Mes interlocuteurs semblaient tout heureux d'être enfin écoutés et pris en compte. Leurs épouses l'étaient parfois moins comme cette brave dame qui interrompit son mari, bien lancé dans ses souvenirs, pour lui rappeler qu'ils étaient attendus pour une partie de cartes au club des aînés ; ou cette autre qui débrancha d'autorité mon appareil pour moudre du café. Je pourrais écrire un livre sur ces rencontres : certains de ces témoins furent très bavards ; d'autres n'avaient plus grand-chose à raconter et se contentaient de généralités. Je découvris des personnages souvent remplis d'humour, presque tous peu angoissés par une issue qu'ils savaient proche (« *J'ai eu de la chance, plus de chance que bien de bons copains restés au front* »), mais amers devant l'inutilité de « leur guerre » qu'on leur avait vendue comme la dernière, son horreur ayant provoqué un effet révulsif supposé (le fameux « plus jamais ça ») et, paradoxalement, étant porteuse de la promesse d'une paix durable. Leur doute devant ce « canard » ne datait pas de leurs vieux jours et des massacres qui ensanglantèrent le monde après cette première tuerie de masse : ils avouaient que, déjà, pendant le conflit, ils ne se faisaient plus guère d'illusion. Tout en dénonçant les errances du commandement, ils expliquaient leur combativité constante par une implication morale (« *c'était notre devoir* ») et par le fait que les Allemands occupaient une partie de la France, de leur pays et qu'il fallait les en chasser : « *on devait les foutre dehors et après on rentrait chez nous.* » Le patriotisme pour certains se résumait simplement à récupérer ce que l'ennemi avait pris à ce peuple de paysans, de terriens.

En 1982, alors que j'avais déjà capté plusieurs dizaines de récits, je décidais d'enrichir ce capital oral par des films VHS. Nous étions au début des magnétoscopes et j'eus recours à l'aide d'un ami, féru de cette technique, Roger Crucq, parfois secondé par un de nos fils, Luc Richard, qui avait appris à filmer avec le club vidéo de son collège. Nous enregistrâmes ainsi une vingtaine de vétérans que nous choisîmes dans le groupe de ceux que nous avions déjà interrogés sur magnétophone. En octobre 1982, nous fîmes même un voyage à Londres pour recueillir les souvenirs de 5 anciens tommies[5].

Il y aurait beaucoup à dire sur la valeur de ces récits oraux. Dans leur forme d'abord : très plausibles et très structurés dans l'exposé des faits et dans la chronologie ; ou inorganisés avec des plages d'amnésie, des confusions de dates, de lieux ou de personnages, des approximations et des anecdotes paraissant un peu extravagantes. Comme cet extrait d'une des interviews où le témoin affirme qu'au moment de l'affaire du Chemin des Dames du 16 avril 1917 le général Mangin avait forcé la porte de l'Assemblée Nationale. Je ne les contredisais jamais car c'eut été très peu respectueux.

[5] Sur cette escapade londonienne, lire l'article paru dans le bulletin n° 63 : Crucq Roger, Josselin Martine, Milburn Jane, Richard René, *Londres, 26 octobre 1982, Royal Hospital Chelsea. Témoignage de M. Mac Quinnell*, . 2-7.

Quelques-uns de nos hôtes d'un après-midi s'attardaient à nous relater des histoires plaisantes de la vie du front dans la veine du *Cabaret de la Belle Femme* de Dorgelès; d'autres, plus nombreux, insistaient sur des moments de cette existence de forçats du front qui les avaient profondément marqués.

Je citerai comme épisode plaisant, le récit que me fit Hilarion Blanchard de son 11 novembre 1918 : il était en convalescence dans le presbytère de Rivesaltes, pays natal de Joffre, après une longue hospitalisation pour une grave blessure ; à l'annonce de la signature de l'armistice, ses amis et lui firent fi des interdictions de la redoutable gouvernante du curé, surnommée « la Grosse Bertha », et mirent largement à contribution la cave du brave prêtre pour fêter dignement et sans retenue la victoire. Autre anecdote amusante : Alphonse Tiengout de Broons (22) (classe 1917, engagé volontaire dans l'artillerie de campagne) riait aux éclats en évoquant « sa capture » d'une douzaine de soldats allemands qui, au début novembre 1918, se rendirent à lui alors que, en reconnaissance sur des lignes téléphoniques, armé seulement d'un revolver, il se sauvait devant eux, craignant d'être pris, « *fait aux pattes* » ; surpris de les entendre crier « *Kamarad* », il se rendit compte avec soulagement de sa méprise sur l'attitude belliqueuse de ces ennemis ; il les escorta fièrement sans même les désarmer jusqu'à la tranchée française où ils furent pris en charge par un adjudant qui, dans son rapport, s'attribua cet acte « héroïque » pour lequel il fut cité et décoré.

Mais plus fréquemment, les faits rapportés étaient tragiques et traumatisants. Ainsi Victor Ruelland de Merdrignac (classe 1917, 47e RI de St-Malo) nous raconta en pleurant la mort dans ses bras d'un frère avec qui il était très lié, horriblement mutilé par un obus, à la Cote 344. Ainsi Joseph Hallouet de Trélivan (22) (classe 1915, 136e R.I. de St-Lô) m'avoua-t-il que parfois, à plus de 85 ans, le soldat allemand qui se rendait lors de bataille de Villers-Cotterets et qu'il avait tué dans le tourbillon du combat, venait parfois hanter ses nuits. Il me confia que j'étais le premier à qui il parlait de son remords.

Avec tous ces vieux messieurs je me suis fait de bons amis, amitié de courte durée car tous s'en allèrent dans les mois et les années suivantes « rejoindre les copains » J'aurais aimé en enregistrer plus mais le temps était compté à eux comme à moi.

Le dernier de cette compagnie de témoins nous a quittés en 1999, à l'âge de 101 ans. Il s'agit de M. Albert Sébille de Plouguenast (22) (classe 1917, artilleur).

En 1986, je contactai celui que je pensais être mon 78e témoin français. Ce fut une fin de non-recevoir très cinglante : « *Monsieur, cette guerre n'intéresse plus personne !! N'insistez pas !* » Quelques semaines plus tard, je découvris dans le journal l'avis de décès de ce brave homme … Cette rebuffade clôtura ma quête de témoignages.

Je reprends toujours avec émotion l'album photos de tous ces braves vieux. Je pourrais reconnaître la voix de ceux qui me reçurent plusieurs fois. Je ne m'autoriserai jamais à juger leurs récits. Je sais que leurs souvenirs s'étaient figés et qu'ils sont souvent sujet à caution. Comme le sont également les livres où les responsables politiques et militaires détaillent leurs décisions et actions pendant cette guerre. Avec cette différence avec mes braves anciens combattants : ces derniers avouaient volontiers leurs faiblesses alors que les grands hommes reconnaissent rarement leurs fautes.



Hilarion Blanchard, le premier des 82, classe 1913, cliché de 1979



Albert Sébille, le dernier des 82,classe 1917, cliché de 1999

J'ajouterai à ce bref article biographique, celui que j'écrivis en dans le bulletin n° 9 d'août 1999 (page 2)

« Albert Sébille n'est plus. Il a discrètement rejoint ses anciens camarades, trop tôt partis pour le Grand Voyage entre août 1914 et novembre 1918. Il avait 101 ans. De la classe 17, il avait servi au 10e Régiment d'Artillerie de Campagne, au Mont Cornillet, en Champagne, en Argonne puis pendant la poursuite. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1996, à l'âge de 99 ans.

Vous devez vous demander pourquoi j'évoque particulièrement la mémoire de cet ancien soldat, anonyme parmi les anonymes. C'est parce qu'il était le dernier de la grosse section de 82 survivants, anglais et français (à mon grand regret, je ne pus contacter de survivants allemands), qui m'avaient fait l'honneur de m'accueillir entre 1979 et 1986 pour que je puisse enregistrer leurs souvenirs. Tous mes vieux amis sont partis ; il me reste mes propres souvenirs et leurs précieux témoignages.

Je pourrais longuement parler de tous ces anciens. Je préfère noircir ces lignes avec les propos d'un de leurs camarades de guerre et de misère. Celui-ci, Pierre Jolly, nous offrit en 1954 un des plus beaux et des plus originaux livres de témoins anciens combattants de la Grande Guerre. Dans *Les survivants vont mourir* (Berger-Levrault - 1954), il raconte son voyage, en 195.., sur les lieux d'un des ultimes sursauts offensifs de la bataille de la Somme lorsque son régiment, le 152e RI, fut lancé en vain, le vendredi 13 octobre 1916, à l'assaut de Sailly-Saillisel. Pierre Jolly mêle, dans son récit, ses impressions face aux paysages de la Somme de 195…, les réminiscences de son passé de soldat et ses réflexions. Dans sa progression vers Sailly-Saillisel, il se trouve alors dans le ravin de Maurepas, après avoir erré dans d'autres lieux tragiquement inscrits au communiqué. »

« Ces noms et d'autres ne vous disent rien. Il faut être vieux pour en comprendre le sens. Si vieux que les survivants de l'explication donnée, sur place, aux combattants de 1916 n'ont plus beaucoup à vivre. Peut-être se trouvera-t-il, un jour, parmi les attardés aux doigts noueux, « un vieux tassé, un vieux chenu » du genre du « père Péguy » s'il eût vécu, un centenaire auquel un orphéon donnera une aubade, un Monsieur le Maire une médaille et une petite fille un baiser distant. Je vois cela d'ici. Sous la protection d'oriflammes que l'on espère encore tricolores, on le portera sur une estrade. Puis, en lui faisant boire du mousseux, on l'aidera à remâcher, devant les curieux, quelques tranches de sa longue vie. En admettant que les années n'aient pas criblé de trous sa mémoire, je ne sais s'il aura raison de parler de la Somme. Moi, qui ne deviendrai pas centenaire, je fus tellement moqué lorsque je fis part de mon projet de remonter dans la Somme. L'oubli, me fut-il objecté, ne résiste pas mieux à l'attraction de la terre que la pierre lancée du haut du rocher ... Le difficile, n'est-il pas vrai, est que nous sommes en 195…. D'înstinct, vous en retranchez 1916. La différence vous paraît excessive. Ainsi chiffrée, elle l'est. Vous comptez aussi bien qu'on vous l'a appris. Mais à vouloir compter ce qui ne saurait l'être, vous vous faites le complice de truquages dont, grâce aux mathématiques, les hommes se servent pour farder la vérité. Vous additionnez ou soustrayez les années. À quoi vous sert de retrancher 1916 de 195 .... si aucune arithmétique ne vous permet de mesurer la distance intérieure qui m'en sépare ?...Pour nous, les vieux, il est une vérité. Nous la contemplons telle une miraculée. Notre présence au spectacle de la vie n'est-elle pas la preuve définitive que, pour nous, les vieux, le vendredi 13 octobre 1916 fut un jour de « chance »? ... J'aurais voulu savoir si aucun des gagnants du gros lot de la vie à la loterie du temps ne regrettait d'avoir eu cette « chance ». Peut-être aurais-je appris qu'elle exigea, parfois, d'impitoyables remboursements, qu'elle présenta aux uns des comptes d'apothicaire et que, même en 195..., ses huissiers procèdent encore, chez d'autres, à des recouvrements. Peut-être aurais-je recueilli de ces aveux comme il s'en glisse à travers les grilles des confessionnaux … »

Albert Sébille n'est plus ... Une page se tourne pour moi. À vous, mes vieux amis, qui me consentirent parfois de douloureux aveux, adieu.....

René RICHARD

Joseph Gast, l'homme qui ne voulait pas être soldat et sera un héros[6]

Stephan AGOSTO

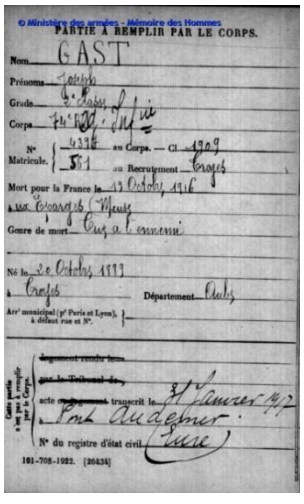
Juin 1915, le 74e R.I. est engagé en Artois. Les combats sont violents, notamment dans le secteur du Labyrinthe, où les hommes progressent « à la grenade », mètre après mètre … De nombreux récits relatent ces combats durant lesquels beaucoup se sont illustrés et ont rivalisé de témérité et de ténacité. **Joseph Gast** fut l'un d'eux et, sans l'intervention d'un de ses camarades, il est fort à parier que son courage serait aujourd'hui totalement oublié. Voici la lettre que le sergent Raynal a adressée, quelques semaines après ces combats, au lieutenant Hubeau, qui commandait alors la compagnie à laquelle était affecté Joseph Gast :

« Trouville-la-Haute, le 8 novembre 1915

Mon cher lieutenant,

Vous excuserez certainement la liberté bien grande que je prends de vous écrire lorsque vous connaitrez le but de ma démarche. J'ai rencontré ces jours derniers le soldat Gast Joseph de la 9e compagnie du 74e, pour lequel j'avais demandé une récompense en raison de sa belle conduite à l'attaque du 7 juin dernier. Malheureusement le sort a voulu que j'adresse ma requête au capitaine Jullien tué le jour même. Il est donc de mon devoir de renouveler ma demande à vous, mon lieutenant, le seul survivant des officiers de votre compagnie à la date indiquée ci-dessus. Le soldat Gast que vous devez connaître particulièrement pour ses qualités de courage et de bravoure, s'est conduit à l'attaque du 7 juin d'une façon qui a provoqué l'admiration de tous, gradés et hommes. Pendant plus de vingt minutes, il a arrêté l'ennemi à la barricade. Blessé une première fois à la jambe et au pied, il est resté à son poste jusqu'à ce qu'une deuxième grenade l'atteigne à la figure. Aveuglé par le sang et ne pouvant plus continuer à combattre, il a consenti alors seulement à être évacué. Témoin de ces faits, j'ai jugé qu'une récompense devrait être accordée à un si bel exemple de dévouement. J'aime à croire mon lieutenant, que vous serez de mon avis. Actuellement le soldat Gast est en traitement à Trouville-la-Haute (Eure). Il est en bonne voie de guérison, il compte rentrer au dépôt dans quelques semaines. Veuillez agréer mon lieutenant, l'assurance de mes sentiments respectueux.

Raynal, sergent 74e d'infanterie 8e compagnie, en traitement à Trouville-la-Haute (Eure).



Il semble que la requête du sergent Raynal a su retenir l'attention du lieutenant Hubeau car une citation à l'ordre du régiment a bien été attribuée à Joseph Gast rappelant les faits tels qu'il les avait relatés : « *A été un exemple de bravoure aux attaques du Labyrinthe ; n'a consenti à se faire évacuer qu'après une deuxième blessure.* » (ordre du 74e R.I. n° 346).

Guéri, Joseph Gast est retourné au front et a repris son rang dans la 9e Cie du 74e R.I. Pas pour très longtemps : le 19 octobre 1916, il sera tué sur la crête des Eparges après que les allemands firent sauter une mine. La vie de Joseph Gast fut brève et ne semble pas avoir été toujours très facile : sur son feuillet matricule on relève quelques démêlés avec la justice dès avant son service militaire : en 1907, à 18 ans, il est envoyé en Maison de correction, pour vol, jusqu'à sa majorité. Appelé sous les drapeaux au 156e R.I. en octobre 1910, il est déclaré insoumis deux mois plus tard. Arrêté à Rouen le 16 avril 1913, il est, le jour-même, incorporé au 74e R.I., puis condamné à trois mois de prison avec sursis pour insoumission par le Conseil de guerre permanent de la 3e Région Militaire… La mobilisation générale d'août 1914 le trouvera là… pioupiou de 24 ans affecté à la 9e Cie du 74e…

Lui qui ne voulait pas être soldat sera rattrapé par la guerre et se révèlera – de gré ou de force – être un combattant courageux

6 Sources : Feuillet matricule de Joseph Gast, Archives départementales de l'Aube - Lettre du sergent Raynal transmis par la famille du capitaine Hubeau.

Mobilisation de René Villard[7]

René Villard [Ploaré (29) 1875 – St-Brieuc (1940)] est un enseignant (professeur d'anglais), journaliste et écrivain breton. Il fut l'ami du poète Max Jacob. D'abord exempté, il fut appelé sous les drapeaux le 17 mars 1915, au dépôt du 148e R.I. de Givet et Rocroi, replié à Vannes. Il resta dans ce cantonnement jusqu'au 16 juillet 1915. Il fut ensuite envoyé aux armées le 17 juillet 1915 jusqu'au 3 septembre 1916. Où, dans quelle unité, nous l'ignorons ? Il revint à l'intérieur le 4 septembre 1916 et rejoignit la zone des armées le 5 octobre 1916. Il y restera jusqu'au 2 décembre 1917, date où, selon ses déclarations, lorsqu'il fallut reconstituer et compléter sa fiche matricule, il aurait été chargé de cours à l'école militaire de Saint-Maixent. Il semble aussi qu'il ait été détaché comme interprète auprès de l'armée anglaise. Il fit publier en 1939, le recueil de ses poèmes de guerre, *De l'aube au crépuscule*, préfacé par son grand et fidèle ami Max Jacob (Éditions A. Messein).

17 mars 1915 - 1ère journée de mobilisation.

J'ai quitté hier « la petite maison blanche ». C'était le soir ; la nuit enveloppait ma demeure, mon foyer, comme le chagrin enveloppait mon cœur. Dans le bureau où j'étreignais ma femme encore, Guite (note : Marguerite, sa fille) pleurait, criait, disait : *« Non, je veux que tu restes »* ; et ses petites lèvres s'appuyaient chaudes et humides aux joues de son père, et je couvrais de baisers ses petites joues tout amères de larmes.

Puis ce fut la nuit, la nuit fraîche et triste où les […..] m'attendaient.

Je suis arrivé dans la petite chambre d'hôtel où la lumière électrique jetait sa clarté froide sur les murs jaunes, faisant trop voir l'usure des tapis, les macules du couvre-pieds, le moisi des fenêtres ; la pauvreté nue de ce refuge des exilés et des vagabonds qui n'ont pas de foyers … Et songeant aux miens que je quittais, revivant l'étreinte de ma femme, entendant encore les cris de ma petite Guite, j'ai maudit les boches qui m'arrachaient à mon bonheur.

J'ai voyagé avec des blessés qui m'ont longuement parlé de cette guerre, de cette guerre si mal préparée, si mal faite au début où les Français versaient le sang des Français, où les chefs seuls avaient le courage de faire leur devoir, où l'on se voyait lâché et mal couvert par les siens alors qu'on se croyait soutenu, où les troupes fuyaient, où l'offensive à l'arme blanche laissait les chefs exposés et criblés, où l'on n'allait que parce qu'il fallait aller, sans prudence, avec un demi-courage et sans volonté !

Ce soir, c'est le dîner à l'hôtel. Une table garnie : 3 dames, 1 soldat, 4 officiers ; un vieux lieutenant plaisantin qui fait le beau malgré sa moustache blanche et son teint couperosé, et qui amuse si follement la jeune dame en noir, au teint si pâle, avec ses accroche-cœurs d'un noir de jais.

Une conversation où l'on joue sur les mots, où l'histoire d'un fond de culotte arraché à un soldat à l'exercice sert de sujet à des bavardages incohérents et pseudo-spirituels, pendant que la jeune femme pâle s'esclaffe et parle de « son mari » qui est à sa droite, un jeune blondin imberbe que j'ai pris pour son fils.

Quel milieu de café-concert ou d'estaminet de ville d'eau ! Est-ce qu'il y a vraiment la guerre ? Est-ce que l'on peut s'amuser autant quand il y a tant d'êtres qui se font tuer ? Est-ce que tous ces gâteux en uniforme ne sortent pas des planches et des [….] ?

Impayables de tire-au-flanc ? Je me le demande. Quels gaillards galonnés ? Quels paillards suant la fiente de l'esprit et comme ils ont l'air de s'entendre comme partenaires de comédie, tous ces personnages en baudruche qui trouvent la vie drôle et profitent de cette guerre atroce et curieuse qui provoque d'uniques promiscuités.

De là, je suis passé au café du Commerce où une multitude de sous-officiers et d'officiers fumaient et buvaient, continuant la fête de l'hôtel.

J'ai vu, je n'ai pas compris et je suis rentré ici, dans ma chambre claire où j'écris ces lignes sur mon lit aux draps blancs et frais.

[7] Archives départementales des Côtes d'Armor, fonds privé.

19 mars – Première journée de service militaire.

Ce matin vers 9 heures, je me rends au poste du 148e. Un homme m'emmène à mon cantonnement. J'appartiens à la 28e Cie. J'ai la chance d'y rencontrer un caporal (de Penanroz) qui connait ma famille et un fourrier qui connaît l'anglais. De plus, j'arrive seul. Je suis assez bien accueilli. Un petit soldat blond à lunettes (Buthardon (?) le curé) me fait passer au magasin et l'on m'habille. L'on me donne une gamelle toute neuve, une paillasse, un ceinturon, une tunique, un képi. Je suis presque un soldat. Il ne me manque qu'une cartouchière et une baïonnette. Comme il est pauvre, ce magasin à ferraille ! Comme elle est pauvre, la pauvre France ! Quel désordre, quel gaspillage. Je puis m'enfuir pour aller déjeuner. Puis je reviens vers 1 h ½. Je monte à la chambrée : quel poème ! Tout autour d'une pièce bourgeoise à tapisserie claire et cheminée de marbre, les paillasses sont alignées – pauvres paillasses maculées de poussière où se niche, paraît-il, une affreuse vermine. Sur ces paillasses, des soldats sont étendus. Quelques-uns dorment, d'autres conversent, d'autres fument. Presque tous crachent sur le plancher qui s'étoile d'ignobles crachats, dont le nombre s'accroit d'heure en heure. Voilà mises en pratique les leçons d'hygiène de l'école primaire. Et pourtant ces hommes mûrs sont […] à souhait et ont été instruits par l'instituteur. Tu as vainement épuisé ta salive, pauvre instituteur pour les empêcher eux de répandre la sanie (note : *matière purulente plus ou moins mêlée de sang*) de leurs bronches malades. Parmi ces soldats en uniforme, il y a des hommes en civil, pères de famille, vêtus de velours qui sont venus comme moi dans ce cantonnement par devoir, et qui comme moi souffrent déjà de la nostalgie du foyer.

« A si c'est pas malheureux ! on aurait bien même fait de me laisser dans ma ferme, dit l'un. *Qu'est-ce que je fais là à m'embêter. »*

« Il a fallu fermer ma boîte, dit l'autre*, et laisser ma femme et mes enfants. » « Et que faisiez-vous ? », « J'étais coiffeur. »*

Tous se plaignent qu'on les ait arrachés à leur foyer à 40 ans pour les amener là, comme un troupeau et pour quoi faire ?

Décidément, le régiment déprime et moi-même je sens que ce langage n'est pas déraisonnable. Être mobilisé à 40 ans, c'est un peu dur. Pourtant, il faut avoir l'air content pour ne pas donner le mauvais exemple. Et encore, moi je suis un privilégié, j'ai un splendide bourgeron de toile blanche, tout neuf, que mes camarades m'envient et que j'ai eu par protection.

Et on reste là, dans cette chambre où les crachats pleuvent, à se regarder d'un œil vague ; et tout le monde déclare : *« comme on s'ennuie. »*

Enfin, pour m'occuper, il me reste à coudre mes écussons sur ma tunique. Je plie ma cravate bleue avec un jeune soldat venu du front.

Le temps passe, passe jusqu'à la soupe qui sonne à 5 heures.

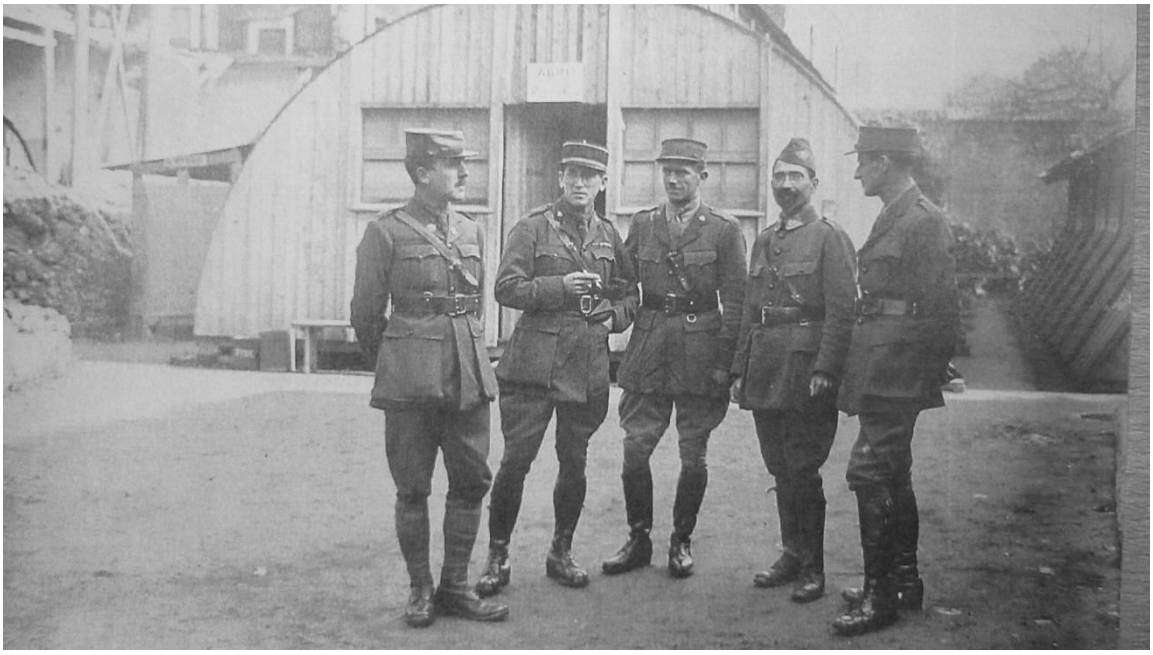
Dans l'après-midi, nous sommes allés remplir de paille notre paillasse. Un poilu m'aide un peu et je porte mon fardeau tout comme un autre, à travers les rues de Vannes. Ce soir, je ne coucherai pas dessus, puisque mon lit frais est là qui m'attend chez mon oncle Eugène. Je suis bien las de cette première journée de service. »

À propos du repas, René Vilard écrit.

J'ai pris ma gamelle et je me suis rendu à la soupe. Toute la Cie se réunit dans une grande cour et c'est là que se fait la distribution des vivres. J'ai pris ma gamelle comme les autres et (dans) une confusion extrême de bras tendus et de corps ployés, je l'ai offerte au distributeur qui donne à chacun sa part de rata puisée au moyen d'une louche de la marmite individuelle (bouteillon). J'ai d'abord obtenu une pleine louche de carottes, de pommes de terre et de haricots, et riche de ce butin, je suis allé faire la corvée des « boules de son ». À mon retour (toujours traînant ma gamelle brûlante), j'ai vu qu'on faisait la distribution de viande. Je me suis précipité et j'ai reçu un morceau de porc : vieille couenne bien garnie de lard auquel adhéraient encore quelques lambeaux de chair. Une fois pourvu, je suis parti très gauchement vers un hangar plein de paille dans lequel j'ai pu m'asseoir ; et là, posant près de moi mon quart, mon pain et mon couteau (objets qui me rendaient difficile l'exercice de mes fonctions de carnivore), j'ai réussi à déjeuner

maigrement : j'ai mangé les carottes, j'ai déchiqueté le lard, mais vraiment les haricots tachés de noir qui erraient au fond de la gamelle, comme ces petits cochons frottés au charbon qu'on voit parfois en Bretagne, me dégoûtaient un peu et j'avoue qu'après avoir essayé d'en éliminer quelques-uns, j'ai dû y renoncer. Mon appétit était apaisé et j'avais encore une gamelle pleine. Je suis allé vers la baille aux restes où nageaient déjà un horrible mélange de pain, carottes, pommes de terre, haricots et de viande, et j'y ai déversé, non sans haut-le-cœur, le contenu de ma gamelle. Puis je suis allé à la marmite d'eau bouillante où l'on fait la vaisselle et j'ai plongé dans le liquide graisseux ma gamelle graisseuse : elle en est sortie encore plus graisseuse, mais c'était une graisse qui avait bouilli.

Il ne me restait plus qu'à rentrer au quartier, c'est ce que j'ai fait. »



René Villars, 2e à droite – fonds privé

Lettre à Martin

J'ai été incorporé entre le 17 et le 20 mars … Nous ne vivons pas à la caserne, nous sommes cantonnés dans une maison particulière qui fut autrefois pourvue de sonnettes et de lumière électriques.

Elle est bien déchue depuis qu'elle sert d'asile à des troupiers. Nous sommes parqués dans les chambres à manteau de cheminée en marbre, et là, on couche sur une paillasse, plus ou moins entassés.

C'est à cette promiscuité vraiment malpropre que j'échappe chaque soir. À part la chambrée, je vis la vie commune ; c'est à dire que je partage le repas du matin (pommes de terre, haricots, carottes et bœuf bouilli) et les différents exercices de la journée. Ceux-ci sont assez durs ; il faut rudement « trimer » comme on dit chez nous.

Au bout de quinze jours, nous commencions déjà à faire de l'escrime à la baïonnette. Mes pauvres bras étaient bien endoloris. C'est assez dur, mais cela n'est rien. Les longues marches ne sont pas encore commencées. Tout cela est bien, l'entraînement qu'on nous fait subir, quoique un peu trop rapide, n'en est pas moins rationnel.

Mais ce que je ne puis m'empêcher de critiquer, c'est l'incorporation hâtive et aveugle que l'on a faite depuis le commencement de la guerre ; cela, c'est une absurdité. Sur une trentaine d'hommes que nous sommes à la même escouade, il n'y en a pas la moitié qui pourront faire la campagne et j'ai honte d'avouer que je serai peut-être parmi ceux-là ! Pourtant, je jouis, comparé à certains, d'une excellente santé. Beaucoup d'entre nous ont des hernies, d'autres des maladies de cœur, d'autres des bronchites chroniques ; quelques-uns sont certainement dits incurables.

Tous ces gens-là sont de trop ici ; ils encombrent les cantonnements et les salles d'infirmerie, en attendant qu'ils aillent encombrer celles de l'hôpital et ils mangent inutilement l'argent de l'état. Mais cela fait croire qu'il y a encore beaucoup d'hommes en France. Qu'il y ait des réserves sérieuses, d'accord ;

mais il y a un trop-plein qui gêne l'action des administrateurs [nommés ?] et des chefs. Les conseils de révision ont fait de la mauvaise besogne. Quel entrain ! quel courage voulez-vous qu'aient des hommes qui passent leur journée à se plaindre de tares physiques malheureuses et trop réelles ! Ces hommes peuvent avoir sur leurs voisins plus valides une influence déprimante et c'est ce que je regrette.

Bibliographie

🕮 AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La Grande Guerre peut-elle mourir ?*, Paris, Odile Jacob, 2023, 144 pages, 16,90€.

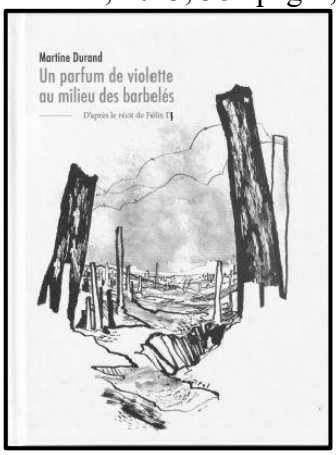
🕮 BEAUPRÉ Nicolas, *En temps de guerre (1914-1918)*, Paris, P.U.F., 2023, 25€.

🕮 BOUTET Marjolaine, NIVET Philippe, *La bataille de la Somme, l'holocauste oubliée, 1er juillet-18 novembre 1916*, Paris, Tallandier (Poche), 2023, 288 pages, 9,50€.

🕮 Collectif (Francavilla Roberto, Gaufret Anna, Quercioli-Mincer Laura direct), *Men War II, Memorie e oblii delle guerre e dei traumi del XXe e del XXIe secolo,* Université de Gênes, 2023, 348 pages. Ronan Richard a participé à ce colloque et sa contribution figure dans l'ouvrage : « Histoires individuelles, histoire collective, production éditoriale et mémoire sélective de la Première Guerre Mondiale en France » pp. 293-314. L'ouvrage est en ligne sur le site de l'université de Gênes. *Bretagne 14-18* peut préciser ses références à la demande.

🕮 Collectif (Blaudeau Philippe, Sarrazin Véronique direct), *Faux et usage de faux : l'Histoire face à la question de la crédibilité documentaire*, Rennes, P.U.R., 2023, 336 pages, 25€.

🕮 DALIGAULT Firmin, *Cahiers de guerre d'un avocat normand*, Avon-les-Roches (37), Lamarque éditions, 2023, 384 pages, 26€



🕮 DURAND Martine, *Un parfum de violettes au milieu des barbelés* (à partir des notes de Félix Duchalais), septembre 2023, 190 pages, 24€, compte d'auteur, édition par collecte participative. Pour information contacter afdh.contact@gmail.com ou le 06-31-81-77-50.

🕮 GODFROID Anne, *La guerre après la guerre, l'occupation belge de la rive gauche du Rhin (1918-1930)*, Université de Bruxelles, 2023, 332 pages, 29€.

🕮 GRAVEL Michel, *1918, la bataille de Ducy,* Louviers, Ysec, 2023, 254 pages, 24€.

🕮 LE MANER Yves, PROUILLET Yann, *La Grande Guerre de Joseph et Loys Roux* (prêtres et infirmiers), Paris, ECPAD, 2023, 29€.

🕮 *Lettres et notes de la Grande Guerre de François Duine,* Pabu (22), Éditions À L'ombre des mots. 2023, 25€ (François Duine était un ecclésiastique, érudit, historien et folkloriste breton).

🕮 PIGNOT Manon, *L'appel de la guerre, Des adolescents au combat (1914-1918),* Animosa, 2023, 368 pages, 14,00€.



🕮 QUEMARD Jean-Luc, *La Grande Guerre de Louis, Une lueur d'espoir* (tome 1), L'Officine, 2023, 184 pages, 20,00€.

Nos adhérents publient :

Les albums de bandes dessinées consacrées à La Grande Guerre sont très nombreux et je dois avouer que j'ai rarement été séduit par la qualité des dessins. Je n'insiste pas sur la valeur historique médiocre de la plupart de ces ouvrages. C'est pourquoi il me plaît de présenter ce tout nouvel opus. Non seulement parce qu'il est l'œuvre au crayon et au pinceau de notre fidèle ami, Stephan Agosto, dont nous connaissons le talent d'illustrateur, mais surtout parce qu'il s'agit là d'un vrai livre d'histoire, au scénario très travaillé et bien documenté. L'auteur, Jean-François Vivier, est un vieux complice de Stephan Agosto mais, quand on découvre les planches consacrées aux combats du

régiment cher au cœur du dessinateur, le 74e R.I. de Rouen, on se doute qu'il ne s'est pas contenté de rester confiné sur sa planche à dessin. Le scénario imagine un groupe d'anciens combattants qui, présent à l'inauguration de l'ossuaire de Douaumont, le 7 août 1932, déserte la cérémonie officielle pour aller à l'aventure sur le champ de bataille de Verdun, ce qui amène chacun à se remémorer et à raconter « ses » souvenirs dans l'enfer de la terrible bataille. Voici un album qui se regarde et se lit d'une traite.
🕮 VIVIER Jean-François, AGOSTO Stephan, *Verdun 1916*, Édit. Plein Vent, 2023, 48 pages, 15,90€.

Le chef et les soldats.

Jean Rival (1895-1915), préparait l'entrée à l'École Normale quand la guerre éclata. Engagé volontaire le 21 août 1914 dans des bataillons de chasseurs alpins, il monta au front le 1er mai 1915, et participa aux coûteux combats pour la possession des crêtes des Vosges. Nommé aspirant, Jean Rival est tombé, frappé d'un balle au front, lors d'un des nombreux assauts pour enlever les tranchées allemandes du Lingekopf, le 20 juillet 1915. Cité à l'ordre de l'armée dans les termes suivants : « J*eune chef de section doué des plus belles qualités intellectuelles et animé des sentiments les plus élevés. Mortellement tombé pour la France en entraînant ses hommes à l'attaque.* » Bien que n'ayant laissé que quelques bribes de correspondance, son nom est gravé au Panthéon. L'extrait suivant pourrait être cité dans le débat qui a animé et anime et divise encore le monde historien : « Pourquoi se battaient-ils ? ».

« Si, dans son ensemble, il existe ici un esprit sain et noble, il est tout autre que celui de l'arrière et des dépôts : un esprit fait d'inconscience et de fatalisme chez les uns, de grave courage chez les autres, chez quelques-uns enfin de froide résignation. Tous les soldats sont loin d'être des héros, bien peu même le sont. Les journaux, avec leurs anecdotes ridicules et théâtrales, font croire que tous les poilus sont uniquement préoccupés de bien remplir leur devoir envers la patrie. Il n'en est rien, et ç'a été une grande surprise pour moi de constater que soldats et chefs ne sont pas toujours unis dans une seule et même pensée, celle de la victoire ; de constater que notre action doit s'exercer sur la mentalité de nos hommes pour les convaincre tout d'abord de la grandeur de la tâche à accomplir. Ce n'est pas, croyez-moi, du jour au lendemain que l'on arrive à persuader ces lourds paysans regrettant leurs bœufs, ou ces ouvriers gouailleurs qui ont toujours à la bouche l'argot du faubourg.

J'ai de plus en plus l'impression que cette guerre n'est pas, comme, on le répète trop souvent, une guerre nationale : c'est une guerre faite par l'élite de la nation à l'aide de la nation tout entière. J'ai toujours cru, pour moi, à la nécessité d'une élite, mais d'une élite vraiment digne de ce nom, pénétrée de ses devoirs, agissante et éducatrice de la masse. Cette élite, en ce moment, est tenace, vaillante : elle conduit la guerre et saura la mener à bonne fin, car les masses sont, en définitive, endurantes, patientes, susceptibles d'être noblement excitées et lancées au combat. L'officier a dans la main un outil solide. S'il est lui-même un bon ouvrier, c'est-à-dire s'il aime passionnément sa profession et son pays, soyez persuadés qu'il fera une œuvre d'art. »
(*Anthologie des écrivains morts à la guerre*, Amiens, Malfère, volume 4, pp 675-676)

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN. 1240-5396
Directeur de la publication : René RICHARD
Contacts association : *Bretagne 14-18,* Bel Horizon, 22 330 - Plessala
Bretagne 14-18, 6, allée des Bruyères, 22 300 - Lannion